Tierno Monénembo

Saharienne indigo



ROMAN Seuil

SAHARIENNE INDIGO

TIERNO MONÉNEMBO

SAHARIENNE INDIGO

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Pour la citation au fil du texte :

Toni Morrison, *Beloved*, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hortense Chabrier et Sylvain Rué,
© Christian Bourgois éditeur 1989.

ISBN 978-2-02-141407-3

© Éditions du Seuil, janvier 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Sifaye, Caro et Diami.

In memoriam *: Amadou Oury Pacheco, Gilles Carpentier, Mamoudou Barry, Nabil Farès, Yâyé Kadé mo Mâma Donghel, Alimou Camara, Hamidou Dia, Néné Fouta mo Baba an Siré, Nénan Mboulou, Ibrahima Barry Lhom, Baba Gallé Barry mo Néné an Hassanatou, Tânou mo Baba an Siré, Nén' Noumou, Kâwou Alfâdio, Djan Maladho mo Néné an Bhôyi, Nénan Diami, Dindhou Binta, Moussa Orléans, Abdoul Gadiri, Joe Katy, Docteur Binta et Cellou Dalein Diallo, l'inoubliable bambin du Bronx.*

Pour les victimes du Camp B.

Pour Sethe, l'avenir reposait sur la
possibilité de tenir le passé en respect.

Toni Morrison, *Beloved*

Vous me forcez la main, madame Corre. Vous me voyez, moi, Véronique Bangoura, écrire un livre, exposer ma vie sur la place publique à la manière des bagnards et des starlettes ? Mais avec quel souffle ? Avec quelle plume ? Et puis, non, elle n'a rien d'exceptionnel, je vous assure. Les seuls faits notables, je les ai vécus parce qu'ils concernaient d'autres personnes et que je passais par là. Je n'ai pas la tête de Carmen ou de Lolita, voyons ! Je ne suis que votre voisine, la nunuche du 43, celle dont la trempe va si bien avec le silence et l'anonymat.

À quoi bon ? La mienne ou celle d'un autre, ce sont les mêmes secousses, les mêmes sempiternels ouragans ! Mieux vaut se taire, se cramponner, prendre les choses comme elles viennent. En tout cas, c'est ma façon de penser. Tenir le coup en serrant les dents, et puis, juste après, oublier, tout oublier, voilà mon affaire ! Je ne cherche pas à raconter. Je veux au contraire tourner la

page, vider la mémoire, jeter au caniveau les regrets et les deuils !

Vous comprenez ?

Petite, je rêvais de me métamorphoser en brebis, cet animal passionnant qui se contente de brouter de l'herbe en laissant filer le temps sans se soucier de la date de la veille ni du temps qu'il fera demain. Et elle m'allait bien, ma nature de brebis, jusqu'à ce que je croise une certaine Mme Corre ! Alors j'ai fini par céder, parce que vous êtes fouinarde, autoritaire et têtue.

Notre rencontre date d'à peine un an. Comment en si peu de temps avez-vous réussi à vous confondre avec l'ombre fidèle et stupide qui marche derrière moi depuis que je gigotais sur les genoux de ma mère ? Comment faites-vous ? Je suis debout, rue Mouffetard, le nez contre la vitre d'une pâtisserie, grelottante, transie non pas de froid mais de solitude et de désarroi, les mains rivées aux poignées pour ne pas que la voiturette dégringole. Vous vous approchez comme un fantôme, vous vous glissez dans ma vie avec l'adresse d'une anguille. Ça y est, je ne peux plus vous échapper. Trois jours, pas plus, et déjà vous m'inondez de vos reproches :

– Ça ne se joue pas que sur une chaise roulante, la cause des auxiliaires de vie. Il y en a qui tiennent sur leurs jambes et qui sont infirmes quand même. Regardez les barjots et les mécréants ! Mais vous ne m'écoutez pas, comtesse… Oh, c'est une Ottobock que vous avez

là ! Ma cousine pratiquait le même métier que vous et il m'arrivait de l'aider. C'est pas les meilleures, les Ottobock. C'est une Küschall qu'il vous faut. La Küschall, c'est la Rolls-Royce des chaises roulantes, rapport à la têtière, aux accoudoirs et au reste… Au fait, pourquoi vous appellent-ils « comtesse » ? Seraient-ils méchants à ce point ? Personne n'a jamais vu ça, une comtesse de votre genre.

Je venais de commencer, j'avais tout à apprendre, et d'abord ce qu'ils voulaient bien entendre par là : « auxiliaire de vie ». « Auxiliaire de vie », rien qu'en poussant une chaise où gît un demi-macchabée ! Je m'attendais à quelque chose de plus expressif, de plus magnanime, de plus éblouissant : « troisième rein », « cœur de plus », « âme de secours », par exemple. Mais bon, va pour « auxiliaire de vie » ! Le choix est limité pour les gens comme moi : bonne ou auxiliaire de vie. J'ai échappé à la première, je ne pouvais éviter la seconde.

« La fleuriste », rue du Cardinal-Lemoine ! « La boulangère », rue Monge ! « La mercière », rue de la Clef ! Et moi, « l'auxiliaire de vie », un peu partout : du Jardin des Plantes au Cluny, de la Sorbonne au Panthéon, d'Austerlitz à Notre-Dame, selon les caprices du temps, selon l'humeur de son œil. Sous les platanes de la place, où je passe le plus clair de mon temps, les chuchotements ne sont que pour moi, l'« auxiliaire de vie » ! Hiver comme été, je trimballe une chaise roulante d'une rue à une

autre, d'un état d'âme à un autre. Pour me donner du courage, je me tiens sans arrêt ce morbide monologue intérieur, interrompu seulement quand j'achète du pain ou quand nous conversons à deux au Vésuve ou sur les bancs de la place.

Ni taille, ni poids, ni âge, ni patronyme : « auxiliaire de vie » ! Ma présence sur Terre se résume à ces trois vocables-là. Vous seule, avec votre curiosité de chat jaune, tenez à en savoir davantage.

Mais par quoi commencer – puisque, bon gré mal gré, à présent, je vous dois un livre ?

Au tout début, je ne m'appelais pas comme ça : Véronique Bangoura. J'avais un tout autre nom, une tout autre gueule, un tout autre présage. J'étais à l'âge où l'esprit ne distingue pas encore la cendre de la farine, pour parler comme les mémés de chez nous. Je cognais moins fort que les copines mais les dieux veillaient sur moi. Le devin, à ma naissance, avait eu la bouche heureuse : je grandirais peinarde, invulnérable au sort, un Moïse sauvé des eaux couronné de tresses et revêtu d'un pagne. Puis vint ce jour où je dus m'enfuir de chez moi en sautant du balcon. Depuis, une main funeste et implacable me pousse dans le dos et s'amuse à me voir vaciller et crouler au gré des fosses et des rafales de vent.

Je savais en quittant la maison que je n'y reviendrais plus jamais. La chaîne d'airain, la chaîne précieuse et invisible qui me liait à mes parents, venait de se rompre, la porte par laquelle ma jeunesse – en l'absence de mes

parents – entrait et sortait selon sa fantaisie de se barricader à jamais. Du balcon, je venais de me jeter dans le monde, moi qui ne savais rien du monde. Mes parents m'interdisaient d'aller au-delà du zoo, sauf quand nous roulions en voiture, vitres fumées, pied au plancher. Au-delà s'étendait un univers louche : des quartiers aux noms bizarres qui puaient la débauche et le meurtre, la flemme et le délabrement. Un interminable bric-à-brac de parpaings et de tôles rouillées où grouillaient des chômeurs ravagés par le *tambananya*[1] et des femmelettes en guenilles entourées de gamins mordus par les rats. Rien d'intéressant de ce côté-là du monde. Je n'avais pas le droit de m'y aventurer. Papa y tenait mordicus, et maman y veillait autant que ses amants lui en laissaient le temps. Ils étaient loin de s'imaginer que le bon Dieu avait spécialement conçu pour moi – rien que pour moi – cette folle nuit parmi les milliards qui composent le temps. Cette folle nuit où ma vie devait basculer bien au-delà du zoo, bien au-delà du pont des pendus, bien au-delà du stade, bien au-delà du bon sens et de la raison.

On était début mai, le temps des premières pluies dans une ville où Nialèyo, la patronne des éclairs et des foudres, peut tonner et pisser des jours et des semaines, sans discontinuer. Sous un ciel sans étoiles, Conakry

1. Gnôle clandestine consommée par le petit peuple.

fait penser à une grotte profonde avec juste quelques lucioles aux parois. J'avançais au jugé, à la lueur des loupiotes qui scintillaient depuis les boutiques et les étalages. Lorsque j'avais sauté du balcon, j'étais sur le point d'exploser de rage. Cinq ou six heures après, la peur avait remplacé la rage, et le dégoût la peur. Peur de me réveiller métamorphosée en iguane ou en serpent à sonnette, comme cela arrive dans les contes. Elle ne perd pas son temps, la méchante Inna Bassal. La diablesse ! Elle transforme les voleurs en iguanes et les tueurs en serpents à sonnette, ou alors le contraire, selon son humeur et sa fantaisie. À moins qu'avant que cela ne m'arrive le tonnerre ne fasse exploser la ville. Le front en sueur, le cœur près de me sortir du nez, je fuyais, zigzaguant entre les amas de pierres et les ruelles boueuses, bondissant par-dessus les barrières et les précipices. Les sirènes des flics s'arrêtèrent de hurler quand je parvins à un marécage où l'eau recouvrait jusqu'aux feuilles les lys d'eau et les palétuviers. Les rôdeurs et les chiens errants prirent aussitôt le relais. L'endroit idéal pour subir un viol ou se faire arracher le jarret. J'avais perdu mes chaussures, il me fallait plusieurs minutes pour aligner deux pas. Je finis par tomber sur un ruisseau enjambé par un petit pont qui menait à une ruelle longeant un marché dont les odeurs me firent abondamment vomir. Je m'écroulai sur un monticule de mangues pourries qui encombrait le milieu du trottoir.

J'avais comme tout le monde entendu parler de la vieille Ténin, mais je ne l'avais jamais vue. Je la reconnus cependant aussitôt qu'elle me réveilla. Encore ensommeillée, ou à cause du breuvage qu'elle venait de m'offrir et que ma gorge refusait d'avaler, je tentai quelques pas en titubant. Elle me prit par les épaules, me tapota le dos pour faire cesser mes toussotements.

– Ton nom à la radio, la police à tes trousses ! Je ne sais pas ce que tu as fait, mais ce que tu as fait est grave.

Elle versa une autre rasade de son breuvage dans mon gosier en se fichant de savoir si je succomberais sous l'effet des mortels hoquets que cela provoquait, puis m'essuya la bouche avec le pan de sa camisole avant de pointer de son index l'obscur bas-fond qui s'ouvrait entre l'usine désaffectée et la mer :

– Va, ma fille. Là-bas, dans la maison inachevée, tu seras à l'abri du mauvais sort et des brigands, parole de Ténin Condé !

Je m'écorchai les genoux et les coudes en descendant le talus, poursuivie par sa voix sépulcrale :

– Un génie est amoureux de toi ! Il ne veut pas qu'un homme t'approche. Il ne veut pas !

Elle avait raison, la sorcière : une carrière abandonnée tapissait le bas-fond où des engins rouillaient près d'un bâtiment sans toit aux murs décrépis et mangés par la mousse. Là, on n'entendait rien, ni bruits de sirènes ni aboiements, même pas la clameur apocalyptique des

mendiants et des fous. J'étais sauvée pour une ou deux nuits, peut-être plus, en attendant que l'on me mette la corde au cou et que l'on me traîne au gibet. Une pièce infestée de toiles d'araignée et sentant le rat mort résumait le rez-de-chaussée de mon tout nouvel abri. Le sol était jonché de graviers, de vieilles seringues et de débris de verre. J'en fis le tour en tâtonnant et découvris par miracle un carton éventré qui, dans l'état de fatigue et d'égarement où je me trouvais, prenait la valeur d'une couche de rajah. Il n'y avait plus rien en moi, ni la rage ni la peur, ni le remords ni le chagrin, rien qu'un vide sidéral dans lequel un sommeil anesthésique et réparateur se dépêcha de s'engouffrer.

Mais ça ne pouvait durer longtemps. Un, deux, peut-être cinq jours plus tard, au moment où le muezzin appelait à la prière de l'*isha*, la lumière blanche d'une torche m'inonda le visage.

« Dans la maison inachevée, tu seras à l'abri du mauvais sort ! »

Aveuglée, je ne pouvais distinguer celui ou ceux qui se tenaient derrière. Peu importait. Procès équitable ou pas, mon affaire était entendue : criblée de balles ou pendue au bout d'une corde, ou, pourquoi pas, passée sous les roues d'une bétaillère. Je n'avais plus rien à perdre. Je pris mon ton le plus insolent (« Cabri mort n'a pas peur du couteau », dit-on à Abidjan) :

– Éteignez-moi cette torche, bande d'idiots !

La lumière faiblit. C'était une jeune fille. Une jeune fille de mon âge qui se mit à me crier dessus, sans doute pour exorciser sa propre peur :

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Je ne sursautai même pas. La surprise est une substance qui paralyse.

Puis elle se détourna et cria aux nues :

– Ousmane ! Où es-tu, Ousmane ?

Elle avança de quelques pas et s'accroupit à côté de moi.

– Ça se voit que tu n'as pas mangé depuis des jours.

Elle examina avec méfiance ma chevelure boueuse, mes joues creuses, mon vieux caraco de dentelle et mon pagne indigo qui m'arrivait aux genoux. Je ne reculai pas.

– Tu as volé ?… Tu as fugué ?… C'est ça, tu as fugué ! Ça nous arrive à toutes, un jour ou l'autre.

Elle déplia du papier aluminium et en sortit un chawarma qu'elle me tendit.

Pour la première fois, je redressai le buste, accoudée sur le tas de pierres qui me servait d'oreiller, et tentai de la dévisager à travers le doigt de lumière blanche pointant de sa torche.

– Allez, mange ! Il est entièrement à toi, Ousmane n'est pas là.

« Une lycéenne comme moi », me dis-je en dévorant le chawarma. J'eus envie de lui demander si elle avait 15 ans, elle aussi, mais ce furent d'autres mots qui jaillirent de ma gorge.

Elle les reçut avec un calme qui me mit hors de moi :

– Ne me dis pas que tu n'as pas compris ?

– J'aime mieux ça.

– Quoi ? Tu es folle !

– Cet argument-là vaudra mieux que la fugue. Il est plus convaincant, disons plus facile à élucider. Tu n'aurais pas vu Ousmane, à tout hasard ?

– Tu n'as donc pas entendu ce que je t'ai dit ?

– Ce n'est pas une raison pour gigoter au milieu des grenouilles et des serpents, quand bien même tu aurais brûlé le village entier ! Les brigands se trouvent tout près d'ici. Ils ne t'ont pas vue passer ? Ils ne se doutent de rien ?

– Je me suis faufilée à travers les palétuviers, je me suis enfouie dans la vase. Je les entendais chuchoter dans les branchages. Puis j'ai rencontré une vieille folle… Mais toi ?

– De l'autre côté. Par la falaise. Tu as un nom ?… Hé ! Tu m'entends ?… Même les arbres ont un nom, et je te jure qu'il n'y a aucune honte à dire comment on s'appelle.

– Comment as-tu su que je me trouvais ici ?

– Je t'expliquerai plus tard.

– C'est qui, Ousmane ?

Elle regarda sa montre.

– Viens, on s'en va d'ici.

– Pour aller où ?

– Ne complique pas les choses, suis-moi sans rien dire !

Il était plus difficile de quitter l'immonde cuvette de la carrière que d'y parvenir : en face, la crête à merde posée comme un chapeau au sommet du ravin ; à droite, le repaire des brigands ; à gauche, la forêt bordant la grande rue ; derrière, la mer limoneuse et grise, ses roches ferrugineuses et son odeur de latrines.

Nous atteignîmes le sommet, rongées d'éraflures et de contusions, après une heure d'escalade et de chutes, de chutes et d'escalade par-dessus les crevasses et les aspérités, au travers des essarts et des barbelés. Assises sur un tas de bois mort, nous pouvions à présent nous essuyer les paupières et le front, et jetions des coups d'œil incrédules vers les profondeurs du bas, où l'on devinait dans la nuit noire le bâtiment inachevé et les hectares de jungle autour. Il n'y venait que les proscrits, les têtes fêlées et les brigands.

Elle se doutait bien que j'étais une tête fêlée, mais elle ne disait rien : elle avait peur. Peur que je ne m'évanouisse, peur que je ne me soustraie à son regard, absorbée par les fumées émanant des ordures en feu ou par les taches brumeuses des loupiotes.

Nos halètements avaient cessé. Toujours assises sur le tas de bois mort bordant la route, nous nous regardions face à face, comme deux pièces jumelles – deux chevaux, par exemple – sur un improbable échiquier. Nous nous dévisagions, la tête saturée de questions. C'était possible à présent, grâce aux filets de lumière provenant des maisons alentour.

C'est moi qui rompis le silence – il m'était devenu insupportable à cause des crapauds et des inquiétantes stridulations qui faisaient vibrer les buissons :

– Partons !

– On dirait que tu as peur, répondit-elle sur un ton moqueur. Rien que des arbres, des crapauds et des rats… Tu ne vas pas me dire que tu crois aux revenants !

– Ce n'est pas une raison pour s'éterniser ici !

– Non. Juste une petite halte, le temps de souffler et de faire connaissance, peut-être.

Elle avait planté son regard dans mon visage en prononçant ces derniers mots. Cela me fit l'effet de deux vrilles incandescentes. Et la douleur fut telle que je répondis sans tarder :

– Alors dis-moi comment tu t'appelles !

– Regardez-moi ça ! C'est malin de poser des questions alors qu'on ne répond pas à celles des autres !

– Moi, c'est Néné Fatou. Néné Fatou Oularé. Mais mes copines m'appellent « Atou ».

– Eh bien je vais t'appeler « Atou » bien que je ne sois pas ta copine.

– Comment as-tu su que je me trouvais là ?

– L'ange ailé ! Il est venu me trouver dans mon sommeil, il m'a dit en me tendant cette torche : « Va la chercher ! Sors-la de là ! Sauve une vie, étourdie ! » Alors je me suis levée dans le noir et je me suis laissé guider.

– Et l'ange ailé, il ne t'a rien dit de moi, rien de ma personne, rien de ce que j'avais fait ?

– C'est tout ce qu'il m'a dit. C'est pas le genre à parler… C'est bon, Atou, il est temps de partir.

– Mais où ?

– J'habite de l'autre côté, entre le marché et l'église, chez une tante qui travaille au port et qui préfère sa vieille Honda à son adorable petite nièce… Allons-y !

– Je ne bougerai pas avant de connaître ton nom.

– Diaraye. Diaraye Baldé. On vient de me recaler au brevet.

Je la suivis sans répondre, absorbée à présent par la torture que j'avais fini par oublier à force de me vautrer là-bas parmi les limaces et les rats et qui assaillait à nouveau mon cerveau. Mon brevet, je l'avais eu, moi, mais c'était pire que si je l'avais loupé. Les jeux, les diplômes, les projets, plus rien n'avait de sens. « On me reconnaîtra sitôt dissipées les dernières traces de la nuit. On me retrouvera fût-ce sur le bord d'une étoile. On me mettra des chaînes au cou, aux mains, aux pieds, et cela me

soulagera. C'est cela que je souhaite tout au fond de moi : qu'ils me secouent, qu'ils me mettent mon crime sous les yeux, que je ne puisse plus me mentir, que je ne puisse plus nier. Qu'on en finisse ! Qu'ils me coffrent, qu'ils me décapitent, ce sera mieux ainsi pour tout le monde. Le calvaire, c'est de vivre sans châtiment, seul au milieu du monde, seul sous le poids de sa conscience alourdie par le remords : sans juge, sans geôlier, sans témoin. » Un peu plus tôt, en m'ouvrant à cette jeune inconnue, je m'étais sentie délivrée. Pour la première fois, j'avouais non devant Diaraye mais du haut de l'Himalaya, aux oreilles du monde entier.

Un kilomètre plus loin, je m'assis au milieu du chemin.

– On pourrait prendre un *magbana*[1] quand même, bordel !

– Un *magbana* ! En compagnie d'une fugitive, alors que c'est bientôt minuit et qu'Ousmane a disparu ?

Elle reprit sa marche, je ne pouvais que la suivre. Elle évoluait à l'aise dans ce labyrinthe de dépotoirs et de taudis, bien au fait de la position des ornières et des aspérités du chemin. Elle me conduisit devant un marché, bifurqua à gauche, abandonna la route goudronnée pour une piste rouge marquée de crevasses et de rigoles. Enfin elle s'arrêta devant une minuscule villa et poussa une porte.

1. Car rapide, minibus.

Une femme somnolait devant un verre de bière, un luisant casque audio fendant sa chevelure. Elle sursauta en nous voyant et bredouilla :

– Tu as vu l'heure, ma petite Raye ? On me prévient quand on ramasse du bohémien… C'est pour ce soir ou pour toujours ?

– Le temps que la police débarque. Cette petite a des problèmes.

– Des problèmes de dettes, bien sûr !

– Elle vient de tuer son père.

– Et bien sûr, il n'a rien prévu, Jésus, pour les barjots et les mécréants : ni Ottobock, ni Küschall, ni Rupiani.

Vous parlez tout le temps de Jésus, madame Corre, même si personne ne peut jurer vous avoir jamais vue dans une église. Mais vous ne parlez pas que de Jésus, vous parlez de Newton aussi. « Il a raté sa vocation, Newton ! me criez-vous quand on va s'asseoir sur la place bordée de platanes, près du groupe de clodos entourés de sacs en toile et de chiens. On ne s'amuse pas à faire de la physique, on écrit des poèmes, quand une pomme vous tombe dessus. Il ne fait rien au hasard, Jésus. C'est une comète qu'il lui aurait jetée s'il avait songé à la gravitation. »

Quelle pie ! Quelle rogue ! Quel aplomb ! Vous avez l'art de me contrarier au point parfois de me donner des envies de meurtre. Mais je n'en ferai rien. Je n'aurais plus personne à qui parler. Vous m'obsédez, vous

m'enquiquinez, vous me tapez sur les nerfs, mais, au fond, j'ai plus besoin de vous que vous de moi. Je n'ai la chance d'ouvrir la bouche qu'une ou deux fois par jour. Mon monde s'est considérablement réduit depuis que je traîne ce mourant. L'infirmière vient le matin, le mardi nous allons chez le médecin. Elle essuie sa bave après lui avoir donné ses gouttes avec le même entrain que si elle asticotait une armoire. Le médecin se contente d'ânonner les seuls mots que je lui connaisse : « état torpide ». Le reste du temps, après avoir écumé les ruelles et les parcs, je pars ruser devant la caisse de la boulangère pour gagner deux ou trois minutes de conversation. Savez-vous ce qu'elle me murmure à votre propos ? Des choses terribles, des choses qui font peur. Quant à la fleuriste, ma foi, elle ne peut parler de vous sans écarquiller les yeux : « Méfiez-vous, mais méfiez-vous donc, comtesse !… Ouh là là, celle-là, je vous assure !… » Et le soir, le moral en berne, les muscles en compote, j'ai juste la force de le coucher, d'avaler une soupe et de lire les e-mails de ma fille avant de m'effondrer.

Après la rue Mouffetard, nous avons avancé de quelques pas vers la Contrescarpe, alors je vous ai demandé :

– Vous êtes du quartier ?

– À trois numéros de chez vous.

J'ai tressauté. Une brûlure m'aurait fait le même effet. Et les interrogations se sont mises à se multiplier

dans mon cerveau médusé. « À trois numéros de chez moi ! Bizarre, bizarre… Moi, une simple auxiliaire de vie qui traîne une chaise roulante toute seule dans la placide indifférence des bouches d'égout et des passants, il y a donc quelqu'un pour s'intéresser à moi ? Qui m'espionne peut-être, qui fiche mon adresse, mon groupe sanguin, mon numéro fiscal et tout ? Qui cela peut-il être ? Tintin, Mata Hari ou le commissaire Adamsberg ? »

Je ne me suis pas rendu compte que vous m'aviez conduite d'autorité devant un chocolat chaud. Après m'avoir lu les lignes de la main, vous avez touché mon front en soupirant :

– Douze vies en une ! J'écrirais un livre si j'étais à votre place.

Le garçon s'est penché vers vous avec empressement en vous décochant son mauvais sourire :

– Vous voilà donc, madame Corre ! Cela fait un bail !

Et discrètement, à moi :

– Ah non ! Ce n'est pas moi qui vais la regretter, celle-là…

Tiens donc ! « Mme Corre », c'est donc comme ça qu'il s'appelle, l'esprit frappeur !

– Dites-moi, madame Corre, combien de temps m'avez-vous suivie avant de… ?

– On ne peut pas s'empêcher de se croiser quand on habite la même planète, voyons !

Vous n'avez même pas rigolé après avoir dit cela. Vous n'aviez qu'une idée en tête : m'empêcher de terminer ma question. Vous avez tout de suite enchaîné, avec l'esprit tordu qui est le vôtre :

– C'est un AVC, n'est-ce pas ?

Je me suis penchée vers le monsieur à mobilité réduite pour réarranger son plaid – je voulais vous signifier par là que je refusais de répondre.

– C'est un AVC, je m'en doute bien.

Et je savais que vous vous parliez à vous-même.

Puis, de nouveau, vous avez saisi ma main. De nouveau, vous avez émis une voix de pythie pour débiter votre ridicule salade :

– Je vois une arme, un Beretta si ça se trouve, et c'est un grand gaillard qui le tient. Un beau gars. Un beau gars avec une pièce de monnaie ancienne tatouée au front. Qu'est-ce qu'il fait là, ce colosse, dans une vie aussi déroutante que la vôtre ? Douze vies en une ! Vous me raconterez, n'est-ce pas ?

Peut-être que vous n'êtes ni journaliste ni espionne mais, mon Dieu, quel sens de l'énigme ! Dites-moi, madame Corre, où avez-vous appris à devenir presque invisible ? Je ne vous vois jamais arriver. J'ai beau scruter la rue, votre bouche est tout près de mon oreille quand je réalise votre présence, et le temps que je jette un coup d'œil sur les arbres nus, où batifolent les pigeons, vous vous êtes déjà évaporée. On en raconte de bien drôles

sur votre compte. Pour commencer, vous ne seriez pas cuisinière, ni mercière, ni marchande des quatre-saisons, ni même diseuse de bonne aventure. Vous seriez l'épouse du pauvre Farjanel. Le vieux savant vous aurait « achetée » par le biais d'une agence matrimoniale de Monaco. C'est ce que raconte la fleuriste de la rue du Cardinal-Lemoine. Ça vous arrange de vous faire passer pour une cuisinière : compagne d'un nonagénaire incontinent aurait trop ravi les concierges. Vous vous engueulez la nuit, paraît-il. La soupe serait pleine de grumeaux ou alors, et ça semble plus plausible, vous chercheriez à ce qu'il vous couche sur son testament, ce qu'il rechignerait à faire : « C'est trop tôt, vraiment trop tôt. Je dois voir venir. »

Vous savez comment il vous appelle, Prospero, le marchand de gaufres ? La Quinteuse ! Où va-t-il chercher ça ? Maintenant que je commence à vous connaître, il n'y a rien de spontané chez vous. Vous jouez sans cesse. Vous jouez à repousser votre naturel. Vous êtes raisonnable, au fond. C'est de la comédie, ces longues robes vertes, ces anneaux au cou, ces bracelets, ces bagues rutilantes, ces avant-bras couverts de perles. Vous ne serez jamais une gitane, madame Corre, il vous manque le teint ambré, la longue chevelure noire et la mantille pourpre qui contraste si bien avec le regard sombre des cigarières de Séville ou de Marbella. Peut-être une hippie, une hippie passée de mode, une hippie du XXIe siècle,

une hippie de 69 ans qui n'a pas peur du ridicule. Oui oui, on devine derrière le rideau des années une jeune et jolie fille baroque, longiligne, insouciante, peu portée sur le respect des convenances. La jolie môme de 18 ans, le buste finement galbé dans le marbre de son époque. On passait l'année universitaire à fumer des joints en écoutant Pink Floyd puis on filait à Katmandou dès que pointait l'été, à la recherche du nirvana, à défaut de l'impossible. Vous en êtes restée là, des fleurs dans les cheveux, Bob Dylan et les Pink Floyd dans les oreilles. Une hippie de votre âge, cela fait forcément jaser.

Je sais, vous avez envie de l'étriper, Prospero, quand il vous tend une gaufre de son air le plus sérieux : « Prenez-en donc une, madame Corre, cela va si bien avec votre teint rouille… pardon, votre fond de teint rouille ! » Vous ne devriez pas faire cette tête-là quand il vous charibote de la sorte – « chariboter », ce n'est pas de moi, c'est Prospero qui parle comme ça : « Je ne parlerai jamais français comme les Français. Je suis italien, vous comprenez, italien… *Italiano, primera lingua latina !*… » S'il vous traite ainsi, c'est que vous l'avez bien cherché.

Vous savez ce qu'il raconte quand vous n'êtes pas là ? Il dit que vous l'auriez bien tenté, avec votre voix suave, votre démarche de ballerine et votre jolie petite bouille qui fait penser à Britt Ekland, mais qu'il vous suffit de l'ouvrir pour tout enlaidir. Il a raison, Prospero, vous avez un sérieux problème, madame Corre : vous aimez plaire

et, au contraire, irritez dès que vous ouvrez la bouche. C'est comme ça depuis votre jeune âge, je suppose ! Et comme au fil du temps le pire l'emporte sur le meilleur… Cela vous va bien, remarquez, de vous foutre de la gueule des autres. Vous êtes le genre de personne qui adore s'entourer d'ennemis. Face au nombre incalculable de criminels et de dépravés, vous, vous seule, avec vos règles infaillibles et votre glaive de justicière. On entend parler de vous bien avant de vous connaître ; c'est ce qui arrive aux génies, aux bohèmes et aux fous. Tout le monde connaît Mme Corre, même ceux qui ne l'ont jamais vue. J'ai entendu parler de vous bien avant notre rencontre, rue Mouffetard.

Un ou deux mots à une inconnue dans l'étreinte glacée de l'hiver et c'est toute une vie qui bascule. Je ne me souviens pas des deux mots qui ont fait basculer la mienne. Mais je me souviens de l'étrange magnétisme que j'ai subi ce jour-là, comme si on m'avait posé un piston dans le dos et que j'avançais malgré moi sur le trottoir glissant derrière vos petits pas de féline, rapides et silencieux, sans savoir qui je suivais, sans savoir en passant la porte si j'allais tomber dans les vapeurs d'un bistro ou dans le sanctuaire d'Apollon.

Après m'avoir examiné la main une énième fois, vous avez raidi le torse et vos yeux bleus se sont mis à briller.